

Le Québec dans l'oeuvre de Gabrielle Roy

Yvon Le Bras

Volume 34, Number 1-2, 2022

Second souffle – des passeurs de mémoire pour Gabrielle ROY

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1094024ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1094024ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Le Bras, Y. (2022). Le Québec dans l'oeuvre de Gabrielle Roy. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 34(1-2), 119–128. <https://doi.org/10.7202/1094024ar>

Article abstract

In her biography entitled *La détresse et l'enchantement*, published posthumously, Gabrielle Roy openly reveals the ambiguous situation that she experienced as a French Canadian born outside of Québec. Although her parents' native province is rarely mentioned in her novels and short stories, she refers to it in autofictional narratives about her youth in Manitoba such as *Rue Deschambault*, *La route d'Altamont*, and *Un jardin au bout du monde*. An important component of her inner life, the image of Québec that appears in these writings does not, however, reflect reality per se, but serves to connote the themes of the nostalgia for one's origins and the impossible return to a state of innocence that are at the core of Gabrielle Roy's work as a whole.

Le Québec dans l'œuvre de Gabrielle Roy*

Yvon LE BRAS
Brigham Young University, Provo, Utah

RÉSUMÉ

Dans sa biographie intitulée *La détresse et l'enchantement*, publiée à titre posthume, Gabrielle Roy révèle sans détours la condition ambiguë qui a été la sienne en tant que Canadienne française née hors du Québec. Bien qu'il ne soit guère question de la province d'origine de ses parents dans ses romans et recueils de nouvelles, elle y fait référence dans les récits autofictionnels qu'elle consacre à sa jeunesse au Manitoba tels que *Rue Deschambault*, *La route d'Altamont* et *Un jardin au bout du monde*. Importante composante de sa vie intérieure, l'image du Québec qui se dessine dans ces écrits ne reflète néanmoins en rien la réalité proprement dite, mais sert à connoter les thèmes de la nostalgie des origines et de l'impossible retour à un état d'innocence qui sont au coeur de l'œuvre de Gabrielle Roy dans son ensemble.

ABSTRACT

In her biography entitled *La détresse et l'enchantement*, published posthumously, Gabrielle Roy openly reveals the ambiguous situation that she experienced as a French Canadian born outside of Québec. Although her parents' native province is rarely mentioned in her novels and short stories, she refers to it in autofictional narratives about her youth in Manitoba such as *Rue Deschambault*, *La route d'Altamont*, and *Un jardin au bout du monde*. An important component of her inner life, the image of Québec that appears in these writings does not, however, reflect reality per se, but serves to

* Version remaniée d'une communication présentée lors de la *Fourteenth Biennial Conference of the American Council for Québec Studies «Québec: New Worlds / Nouveaux Mondes»*, qui a eu lieu à Québec du 18 au 21 novembre 2004.

connote the themes of the nostalgia for one's origins and the impossible return to a state of innocence that are at the core of Gabrielle Roy's work as a whole.

L'œuvre de Gabrielle Roy occupe une place à part dans les anthologies de la littérature québécoise. De nature essentiellement personnelle, tiraillée entre la réalité et la fiction, elle est en effet difficile à situer car elle témoigne aussi, par sa forme et son contenu, de la double appartenance linguistique et culturelle de Gabrielle Roy, originaire d'une communauté francophone minoritaire du Manitoba du début du XX^e siècle. Composée d'une quinzaine de romans, de recueils de nouvelles, de contes et de récits autobiographiques, publiés le plus souvent simultanément en français et en anglais entre 1945 et 1983, puis à titre posthume jusqu'à nos jours¹, cette œuvre inaugurée par l'extraordinaire succès de librairie de *Bonheur d'occasion* a connu une curieuse destinée. Quelque peu marginalisée par la critique universitaire du vivant de Gabrielle Roy, elle ne cesse en effet depuis la disparition de cette dernière de faire l'objet d'études multiples et variées qui illustrent l'importance majeure qu'elle revêt désormais non seulement au sein de la littérature québécoise proprement dite, mais de la littérature canadienne en général². Étant donné l'idée que Gabrielle Roy se faisait de son pays, il semble d'ailleurs qu'elle aurait été satisfaite de se voir ainsi célébrée non seulement au Québec, sa province d'adoption, mais de part et d'autre du Canada.

Dans son autobiographie intitulée *La détresse et l'enchantement*, rédigée peu de temps avant sa mort survenue à Québec en 1983, elle retrace ses années de formation depuis son enfance franco-manitobaine jusqu'à son retour d'Europe à la veille de la Seconde Guerre mondiale; Gabrielle Roy révèle sans détours le mal qui l'habite et qui est sans aucun doute au cœur de son œuvre tout entière:

[...] J'ai beaucoup souffert de cette distance que les Québécois mettaient alors et mettent encore entre eux et leurs frères du Canada français. Maintenant que je vis depuis longtemps au Québec, heureuse – en tout cas plus heureuse que nulle part dans le monde – que j'y ai été honorée de la plus haute récompense littéraire qu'accorde son gouvernement, et que j'ai reçu, en retour de mon

infini amour pour cette terre, mille bons témoignages d'affection, j'ai presque envie de sourire de la déception de ma jeunesse hypersensible [...] N'empêche que je sens quelquefois à travers l'estime dont on m'entoure – surtout peut-être à cause de *Bonheur d'occasion* – comme un regret que l'auteur aimé d'un bon nombre ne soit pas né au Québec. Et peut-être aussi parfois comme un obscur ressentiment ou grief – comment l'appeler autrement? – chez certains du moins que, solidaire comme je suis du Québec, ce ne soit pas à l'exclusion du reste du pays canadien où nous avons, comme peuple, souffert, erré, mais aussi un peu laissé notre marque (Roy, 1996, p. 140-141).

Canadienne française née hors du Québec, telle est la condition que Gabrielle Roy devra assumer pour le meilleur et pour le pire tout au long de son existence. Jamais tout à fait chez elle même parmi les siens, elle ne cessera adulte de s'identifier aux autres, à ces gens venus d'ailleurs comme l'étaient ses chers élèves à l'École Provencher:

[...] Au bout de quelques années, je m'étais tellement attachée à ma classe qui m'en apprenait sur le folklore, les chants, les danses des peuples, et quelque chose encore en eux de plus profond, à la fois souffrant et débordant, j'étais si près de ces enfants que, le Frère Joseph m'ayant tout de même proposé la troisième ou quatrième année, je le suppliai de me laisser avec mes petits immigrants. Avait-il deviné que j'étais née en quelque sorte pour servir la Société des Nations? Ou est-ce mes petits enfants de tous les coins du monde qui m'amènèrent au rêve de la grande entente qui n'a cessé depuis de me poursuivre? (Roy, 1996, p. 125)

Empreinte d'un idéal humaniste qui l'incite à dépasser les frontières réelles ou imaginaires qui séparent les peuples ou les individus d'une même nation, Gabrielle Roy en vient ainsi à concevoir le Canada comme une immense terre d'accueil où «les égarés, les éloignés, les perdus» du monde entier seraient «rassemblés pour être heureux ensemble» (Roy, 1996, p. 142). Entre le rêve et la réalité, il existe malgré tout un fossé que le «travail sans fin, sans rivage, sans véritable but, au fond, qu'est l'écriture» (Roy, 1996, p. 393) ne saurait combler. Le Canada, demeurant à ses yeux avant tout un projet à l'avenir incertain, et le Québec, le lien ténu à son patrimoine francophone, ne suffisent ni l'un ni l'autre à faire d'elle une Canadienne ou un Québécoise à part entière. Les réflexions que Gabrielle Roy

partage avec nous dans son autobiographie, alors que de retour d'Europe elle découvre le quartier de Saint-Henri à Montréal qui deviendra le cadre de son premier roman, sont révélatrices à ce sujet:

Ici je n'avais ni soutien, ni certitude d'emploi même le plus modeste, ni même une main amie pour se tendre vers moi à l'occasion. Mais saurais-je, maintenant que je connaissais mieux, vivre dans cet air français raréfié du Manitoba, dans son air raréfié tout court? Car si c'était déjà une sorte de malheur d'être né au Québec de souche française, combien plus ce l'était, je le voyais maintenant, en dehors du Québec, dans nos petites colonies de l'Ouest canadien! Ici du moins, en marchant, toute solitaire comme je l'étais, j'avais sans cesse à droite et à gauche recueilli le son de voix parlant français avec un accent qui m'avait peut-être paru un peu lourd après celui de Paris, mais c'étaient paroles, c'étaient expressions des miens, de ma mère, de ma grand-mère, et je m'en sentais reconfortée (Roy, 1996, p. 502).

S'il est bien question du Québec et des Québécois dans *Bonheur d'occasion*, force est de constater que la peinture que nous en fait la romancière n'a rien de réjouissant puisqu'elle y évoque avec l'empathie qui la caractérise le sort pathétique d'une population fraîchement exilée comme elle dans un environnement urbain où tout repère socio-culturel traditionnel tend à disparaître. Éloignés de leur espace identitaire, les personnages du roman n'ont en commun qu'un profond désarroi et une langue qui rappelle une époque déjà révolue. L'épisode relaté dans le chapitre XV de ce roman, qui montre Rose-Anna et sa famille fuir corps et âme l'atmosphère étouffante de Saint-Henri pour retrouver ne serait-ce que pendant quelques heures sa campagne d'origine et sa parenté, illustre de ce point de vue combien tout retour en arrière est profondément illusoire. C'est ainsi que, la joie des retrouvailles à peine éprouvée, la déception du protagoniste se manifeste inéluctablement:

[...] Mais ce n'était pas ainsi pourtant que lui était apparue cette promenade. Sans doute aussi, avait-elle cessé quelque temps de se voir elle-même telle qu'elle était aux yeux des autres et, éblouie par son désir, entraînée par l'illusion, elle avait rêvé l'impossible. Et elle craignait tant maintenant d'en arriver à trouver son rêve ridicule qu'elle se défendait d'y penser, le reniait et se disait: "Je savais bien aussi que j'irai pas [...] dans l'érablière" (Roy, 1993a, p. 205).

Et pourtant, c'est bien à ce projet insensé qui consiste à abolir le temps la séparant des délices de son enfance que Gabrielle Roy, à l'instar de Rose-Anna, se livrera dès que l'occasion se présentera. Fuyant à son tour Montréal, malgré la renommée qu'elle s'y est faite, elle reviendra, sinon physiquement du moins mentalement par le biais de l'écriture, là où elle vit le jour au milieu de la vaste prairie canadienne. En effet, à l'exception d'*Alexandre Chenevert*, roman publié en 1954, qui a lui aussi essentiellement pour cadre Montréal, c'est désormais dans sa province natale que Gabrielle Roy situera l'action de la plupart de ses récits. Ainsi, alors même qu'elle s'installe définitivement à Québec en compagnie de son mari qui y exerce la médecine, tout se passe comme si elle s'en éloignait pour mieux revivre son enfance, son adolescence et ses expériences d'enseignement au Manitoba.

Contre toute attente, néanmoins, le Québec n'est jamais totalement absent des recueils de nouvelles qu'elle consacre à ses années manitobaines. C'est en particulier le cas de *Rue Deschambault*, de *La route d'Altamont* et d'*Un jardin au bout du monde*, publiés respectivement en 1955, 1961 et 1975. Bien qu'il s'agisse d'œuvres fictives, on est frappé à les lire par le fait que l'auteur de *La détresse et l'enchantement* et la narratrice qui s'y exprime sont en fait la même personne à quelques dizaines d'années d'intervalle. De ce fait, peut-être serait-il plus correct de parler d'autofiction quand on se réfère à ces écrits où personnages, lieux et événements sont indissociables de la vie même de Gabrielle Roy.

Dans *Rue Deschambault*, qui couvrirait ses jeunes années jusqu'au moment où elle doit quitter le foyer pour gagner sa vie, soit de 1913 à 1929 environ, une nouvelle attire particulièrement l'attention par son contenu québécois. Elle a pour titre «Les déserteuses» et raconte une fugue, celle de Christine la narratrice et sa mère Éveline, qui, à l'insu d'Édouard, le père de famille, décident de traverser le Canada d'ouest en est pour se ressourcer en quelque sorte au Québec au sein de la mère patrie. Ce voyage dans le temps et dans l'espace est aussi un véritable pèlerinage, puisque les deux fuyardes, après avoir découvert le «Canada immense» et séjourné quelques jours à Montréal chez de lointains parents, puis dans les villages de leurs aïeux, s'aventurent jusqu'à Sainte-Anne-de-Beaupré pour

se donner bonne conscience et y «implorer [comme le précise Christine] la bonne sainte Anne en faveur des colons de papa» (Roy, 1993b, p. 109). Plus que les circonstances du voyage lui-même, somme toute plutôt anecdotiques, la représentation du Québec que nous propose Gabrielle Roy par l'intermédiaire d'Éveline est à retenir. Cette dernière, de retour chez elle, pour éviter les reproches de son mari, lui rappelle ainsi le pays de son enfance:

[...] là-bas, dans ce qu'ils appellent des rangs, les maisons ne sont pas éloignées les unes des autres comme dans nos plaines, mais, alignées, elles forment un interminable village; de beaux arbres, bien plus grands, bien plus forts que les nôtres, accompagnent les routes; l'ombre et le soleil jouent sur les façades blanches. Ces maisons du Québec, basses, avec d'étroites fenêtres près du sol, de grands toits pointus, n'admettent peut-être pas la lumière du jour autant que nos maisons du Manitoba, mais elles conservent mieux la chaleur des souvenirs. Comme on y est bien quand, les lampes allumées, les visages prennent une expression d'amitié, et le bois même, une teinte d'accueil! Alors dans le silence, on l'entend presque se souvenir... Peut-être, fit maman, les générations mortes respirent-elles encore autour des vivants, en ce vieux pays du Québec!... (Roy, 1993b, p. 120-121)

La maison traditionnelle québécoise, qui se dessine dans le discours rapporté par comparaison avec celle du Manitoba, acquiert ici une valeur symbolique incontestable puisqu'elle renvoie à une vision passéiste du Québec tout entier figé dans le temps. Lieu de mémoire plutôt qu'espace géographique et humain actuel, la vieille province, telle un cimetière, ne peut se prêter alors qu'à l'évocation des souvenirs et au recueillement.

Dans *La route d'Altamont*, la vision contrastée du Québec de Gabrielle Roy reposant sur une interprétation subjective du passé se précise encore par son caractère onirique. Le quatrième épisode qui vient clore ce recueil nous permet en effet de retrouver une fois de plus le couple mère-fille, Christine étant désormais jeune adulte et sur le point de quitter sa famille et sa province, alors que toutes deux se promenant en voiture dans le «pays le plus plat du monde» que serait le Manitoba, s'écartent de leur chemin et se retrouvent au milieu des petites collines de la montagne Pembina, du côté d'Altamont:

Et puis, tout se passa en un tel silence entre maman et les petites collines! J'allais lentement pour la laisser tout voir à son aise, m'apercevant que son regard volait de chaque côté de la route, et nous montions encore, et les petites collines ne cessaient pas de se bousculer à droite, à gauche, comme pour nous regarder passer, elles qui dans leur isolement ne devaient pas voir des humains plus souvent que nous, des collines. Puis je m'arrêtai; j'éteignis le moteur. Maman, dans sa hâte de descendre ne savait plus quelle poignée tourner, comment ouvrir la portière. Je l'aidai. Alors, sans un mot, elle partit seule parmi les collines.

Entre les broussailles sèches la retenant un instant par sa jupe, elle se mit à grimper, alerte encore, avec des mouvements de chevrete, la tête d'instant en instant levée vers le haut... puis je la perdis de vue [...]

Mais que se dirent-elles, ce jour-là, maman et les petites collines? Est-ce que vraiment les collines rendirent à maman sa joyeuse âme d'enfant? Et comment se fait-il que l'être humain ne connaisse pas en sa vieillesse de plus grand bonheur que de retrouver en soi son jeune visage? [...] Je ne comprenais rien alors à ce dialogue, je me demandais tout simplement ce qui pouvait retenir si longtemps ma mère en plein vent, sur le roc; et si c'était sa vie passée qu'elle y retrouvait, en quoi cela pouvait-il être heureux? En quoi pouvait-il être bon à soixante-dix ans, de donner la main à son enfance sur une petite colline? [...] (Roy, 1993c, p. 126-127)

Quand on sait que Gabrielle Roy approchait de la soixantaine quand elle écrivit ces lignes, il est permis de penser qu'elle s'identifie ici davantage avec Éveline qu'avec Christine, son *alter ego* habituel, et que les questions que se pose cette dernière s'adressent aussi bien à elle qu'à sa mère fictive. La topographie se faisant le miroir de l'âme, ces collines du Sud du Manitoba, survenues comme un mirage dans la trame textuelle, se transforment, comme l'a bien vu Carol Harvey, «en lieu de rencontre ontologique, où tous les grands problèmes se posent» (Harvey, 1993, p. 211) et rappellent à Éveline, parvenue au soir de sa vie, le «paysage laissé en arrière, à l'origine de [sa] famille» (Roy, 1993c, p. 117) là-bas au Québec. Reflets de sa patrie spirituelle, elles sont propices à une véritable communion entre son être de maintenant et d'hier, ses angoisses de vieille femme et ses aspirations de jeune fille.

Sans vouloir simplifier les choses outre mesure, il semble évident, à la lecture de cette nouvelle, que Gabrielle Roy fait

ainsi surgir le paysage de l'enfance d'Évelyne dans la plaine manitobaine pour mieux souligner la dualité identitaire de son personnage. À la réflexion, «La route d'Altamont», comme l'écriture royenne, n'est donc jamais vraiment rectiligne puisqu'elle tend sans cesse à ramener celle qui la suit, ne serait-ce que par l'imagination, là d'où elle vient. Christine, dans la «hâte où [elle] était de ce qu'[elle] deviendr[ait]» (Roy, 1993c, p. 156) ignore encore cette vérité à ce moment-là. Elle l'apprendra cependant à son tour lorsque, épousant la destinée de sa créatrice, elle se mettra elle-même à écrire.

«Un vagabond frappe à notre porte», nouvelle tirée d'*Un jardin au bout du monde*, bien que ne faisant pas partie de l'ensemble des textes dits du cycle manitobain, confirme bien cette impression puisque Gabrielle Roy cède une fois de plus la parole à Christine et lui laisse le soin de nous raconter un souvenir d'enfance qui résume à lui seul tout l'impact que le Québec a eu sur sa pensée créatrice. La présentation qu'elle fait de cette nouvelle dans la préface en montre d'emblée toute l'importance:

[...] *Un vagabond frappe à notre porte* a été refai[t] à plus de vingt ans de sa version première. C'est une entreprise périlleuse que de resserrer le sens et la forme d'un texte ancien tout en lui gardant la naïveté ou le lyrisme primitifs qui lui ont donné vie. Si j'ai tenu à reprendre cette nouvelle, c'est qu'elle représente assez bien, je crois, l'aspect quelque peu moyenâgeux, l'aspect "image sainte", sous lequel, au fond de la plaine, quand j'étais enfant, nous apparaissait le Québec, à travers les récits que nous en faisaient nos parents, immigrés au Manitoba, mais n'ayant pas quitté de cœur leur Bas-Canada, et qui "brodaient... brodaient...". Si jamais le Québec a exercé sur ses enfants éloignés une séduction irrésistible, c'est bien à cette époque, par la magie des histoires racontées autour du vieux poète Majestic (Roy, 1994, p. 7).

Contrairement au personnage du roman *Le survenant* de Germaine Guèvremont (1990), qui demeure peu loquace tout au long de l'intrigue de ce célèbre roman, l'inconnu qui arrive un jour à l'improviste chez Christine enfant et les siens se caractérise par sa parole et ses dons de conteur. Imposteur et intrus, il se voit littéralement adopté par ses hôtes l'espace de quelques semaines, uniquement parce qu'il se fait passer pour

un lointain cousin du Québec et qu'il est en mesure de réconcilier ses auditeurs avec leur passé, fut-il fabriqué de toutes pièces:

Or, ce soir-là, mon père se rapprocha de l'étrange visiteur et voilà que des noms jaillissaient de ses lèvres, ceux que l'on associait à la mauvaise humeur aussi bien que ceux qui figuraient aux fêtes et d'autres qui nous étaient encore parfaitement inconnus [...] On eût dit qu'une digue trop longtemps érigée contre le passé cédait enfin aux souvenirs qui affluaient en se bousculant [...] (Roy, 1994, p. 20)

Mais surtout l'étranger de passage est capable par la voix et le geste d'esquisser à grands traits ce qui fait la spécificité des mœurs et coutumes de leur pays perdu. En un mot, il se fait l'interprète de leur propre culture.

Véritable mise en abîme de l'oeuvre royenne dans son ensemble, cette nouvelle illustre aussi mieux que tout autre que la qualité d'un récit ne se mesure pas en fonction de l'authenticité des faits qu'il rapporte mais d'après le plaisir ou la joie qu'il procure à ceux qui l'écoutent ou le lisent. Comme l'épilogue d'«Un vagabond frappe à notre porte» le montre bien, même démasqué, l'imposteur inspire le respect car il a su faire chanter un «peuple d'âmes [...] dans la nuit» (Roy, 1994, p. 169).

Gabrielle Roy en tant que narratrice ne prétend à rien d'autre puisque le réel ou le vécu n'est jamais chez elle que matière à fiction. Qu'il s'agisse de raconter sa vie, d'évoquer des souvenirs, des êtres ou des lieux qui lui sont chers, l'objectif est toujours le même puisque, selon elle, l'écriture est «le seul moyen d'échapper aux confins de nous-mêmes... et ainsi peut-être, en nous libérant jusqu'à un certain point, [d']aider les autres à se libérer eux-mêmes» (Ricard, 2000, p. 461). Envisagée sous cet angle, toute référence au Québec dans les écrits de Gabrielle Roy ne prend donc son sens qu'à partir du moment où l'on considère que ce lieu et tout ce qu'il évoque constitue l'une des importantes composantes de sa vie intérieure. L'image qu'elle en fait ne renvoie ainsi nullement à un espace référentiel particulier, car elle est composée de figures diverses chargées de connoter la nostalgie des origines et l'impossible retour à un état d'innocence. À la fois proche et distant, insolite et familier, ce «coin de pays» demeure chez elle aussi indiscernable que la nature humaine.

NOTES

1. Un certain nombre de textes inédits de Gabrielle Roy ont été publiés aux Éditions du Boréal depuis quelques années par les membres du «Groupe de recherche sur Gabrielle Roy» de l'Université McGill sous la direction de François Ricard. La publication récente des lettres de Gabrielle Roy adressées à huit de ses amies, entre 1945 et 1978, illustre bien cet effort d'édition ou de réédition (Roy, 2005).
2. La bibliographie récente de Lori Saint-Martin des écrits critiques consacrés à l'oeuvre royenne illustre bien ce phénomène (Saint-Martin, 1998).

BIBLIOGRAPHIE

- GUÈVREMONT, Germaine (1990) *Le Survenant*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 221 p.
- HARVEY, Carol J. (1993) *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 273 p.
- RICARD, François (2000) *Gabrielle Roy: une vie*, Montréal, Boréal, 646 p.
- ROY, Gabrielle (1993a) *Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréal, 413 p.
- _____ (1993b) *Rue Deschambault*, Montréal, Boréal, 265 p.
- _____ (1993c) *La route d'Altamont*, Montréal, Boréal, 163 p.
- _____ (1994) *Un jardin au bout du monde*, Montréal, Boréal, 178 p.
- _____ (1995) *Alexandre Chenevert*, Montréal, Boréal, 297 p.
- _____ (1996) *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Boréal, 511 p.
- _____ (2005) *Femmes de lettres: lettres de Gabrielle Roy à ses amies, 1945-1978*, Montréal, Boréal, 249 p.
- SAINT-MARTIN, Lori (1998) *Lectures contemporaines de Gabrielle Roy: bibliographie analytique des études critiques (1978-1997)*, Montréal, Boréal, 191 p.